Une lueur rouge passa dans ses prunelles. Il y avait des évocations de tortures inédites dans ce regard, dans ces paroles.

— Mais je n'ai pas le temps aujourd'hui, avait-il fait en considérant un papier plié sur sa table. Il ne perdra rien pour attendre.

Il avait tracé alors deux lignes rapides sur un vélin.

— Tiens, porte ceci au commandant de la Tour de Londres. Sans retard, c'est l'ordre d'enfermer ce chien de Français dans les souterrains. Il pourra chanter désormais s'il veut : on ne l'entendra plus. Oui il pourra chanter en attendant que je le fasse hurler. Va !

L'estafier s'était incliné.

La veille, Henri de Mercourt interrogeait sans résultat les ténèbres, tourné vers le donjon. Il pourrait attendre, épier, écouter désormais.

Ce devait être en vain !

La voix de son fidèle et malheureux écuyer ne viendrait plus lui porter les accents et le souvenir attristé du pays natal.

XV. — UN LOUCHE PLÉNIPOTENTIAIRE

Tandis que le policier à tête d'escogriffe informait le duc de Somerset des incidents survenus à la Tour de Londres, le favori de la reine Elisabeth avait jeté un regard sur une feuille de papier déposée sur sa table et ployée.

C'était une missive, et il finissait de la relire pour la seconde fois lorsqu'on lui avait annoncé l'agent.

Il l'avait fermée à ce moment.

Le lord-chief de justice, le premier ministre d'Elisabeth, n'avait pas besoin que l'on connût ce que contenait cet écrit.

Certes oui, il n'avait pas le temps de s'occuper de Martial, ainsi qu'il venait de le dire à l'agent.

Ce papier n'était autre que la lettre de Stewart Bolton.

Perey, comte de Verbroeck, était allé la lui remettre lui-même selon la recommandation de son père.

Le venimeux et tortueux jeune homme avait commencé par protester auprès du puissant favori de son dévouement ; il lui avait rappelé la félonie grâce à laquelle il l'avait averti autrefois de la présence d'Henri de Mercourt chez lui, où ce dernier était venu demander asile.

Et il avait ajouté :

— C'est parce que mon dévouement envers Votre Honneur est à toute épreuve que je n'ai pas voulu confier à un tiers la lettre que je vous remets.

« Les lettres s'égareront si facilement.

Et sur ces derniers mots, prononcés d'un ton équivoque, il lui avait tendu la missive de l'ancien intendant.

Le favori de la reine avait pâli en la lisant.

Les mots, les lignes flamboyaient, dansaient devant ses yeux.

Stewart Bolton, l'homme qui avait trahi ses anciens maîtres pour le servir, et qui avait trahi pour de l'argent, avait retrouvé la fille d'Ellen, c'est-à-dire sa propre fille !

Il la lui envoyait.

On plutôt non, il l'envoyait en Angleterre, et certainement dans un endroit où elle pourrait être livrée aux ennemis de Somerset aussi facilement qu'à Somerset lui-même.

Et érasé, livide, le ministre lisait les conditions que le redoutable maître chanteur mettait à son silence, — à la livraison de la malheureuse enfant qui lui servait d'otage.

Seigneur d'Avenel et duc de Melrose : à ce prix, le traître abject lui vendrait cette enfant.

Sous des formes respectueuses, presque ironiques, le marché était froidement, implacablement proposé. C'était lui dire :

— Ce que j'exige me sera accordé, ou bien la jalouse et implacable Elisabeth saura qu'il existe un témoignage vivant de ton mariage secret avec la fille de lord Mercy.

Et la reine, irritée d'avoir été trompée, bafouée, frappée dans son orgueil, serait implacable.

— Le vieux misérable !... balbutia le duc.

Il oubliait qu'il était plus misérable encore que Bolton, lui qui, jadis, n'avait pas hésité à briser la vie d'une noble jeune fille... que le misérable, c'était encore lui qui avait ordonné d'assassiner son enfant, oui, l'enfant et la mère.

Et il tremblait à cette minute où le passé, qu'il avait cru enterré avec ces deux cadavres, ressuscitait.

Le fils de Bolton avait entendu la parole insultante du duc.

Il n'avait pas sourcillé.

Il connaissait l'infamie de l'auteur de ses jours et elle ne le troublait pas, car le fils était digne du père.

Sa lecture achevée, le duc était demeuré immobile, silencieux, les poings fermés, semblant interroger le passé... ou l'avenir.

Perey avait été envoyé auprès de lui, moins comme un messenger qu'à titre de plénipotentiaire.

Il jugea que le moment d'intervenir était arrivé.

La voix du nouveau comte de Verbroeck sonna alors, lente et inquiétante à force de calme :

— Monseigneur, quelle réponse dois-je transmettre à mon père ?

Le duc le considéra en dessous.

Il se demandait s'il ne ferait pas bien de réduire d'abord à l'impuissance ce visiteur menaçant, le porteur de cette terrible missive.

— As-tu lu cette lettre ? questionna durement le duc.

— Monseigneur, vous demandez à celui qui a l'honneur d'être devant vous : « Avez-vous lu la lettre que vous remettez ? » Le comte de Verbroeck ne saurait vous mentir. Et il vous répond : « Oui, je l'ai lue. »

Somerset venait de le tutoyer : le jeune homme lui rappelait qu'il était le comte de Verbroeck et qu'un duc ne tutoie pas un comte.

Il baissa la voix :

— Quand à ceux par les mains de qui elle a dû passer, je réponds d'eux comme de moi-même.

Le cruel favori, épouvanté, avait croisé le regard louche de son visiteur.

Il devinait l'intention cachée sous ces paroles rassurantes en apparence.

Le hideux jeune homme l'avertissait que lui aussi avait pris ses précautions : d'autres que lui avaient lu également cette lettre terrible.

Ceux-là savaient sans nul doute où se trouvait la jeune fille.

Et s'il arrivait malheur au visiteur de Somerset, ils parleraient... ils agirait.

Ce n'était pas le fils de Stewart Bolton qui était à la merci du ministre. C'était au contraire le ministre, le terrible favori qui faisait trembler un royaume, c'était le duc de Somerset qui était à la merci du jeune scélérat.

Et cependant Perey mentait.

Avant d'ouvrir la lettre de son père, il s'était assuré que les cachets de cire qui la fermaient étaient intacts.

Mais il venait de discerner les pensées de Somerset à la pesanteur de son regard et il prenait ses précautions.

La crispation qui passa sur le visage du ministre lui montra qu'il ne s'était pas trompé... Il se dressa.

Et froid, décidé à ne pas ménager l'homme qui, un instant auparavant, avait en lui-même débattu sa perte, il prononça :

— Monseigneur, j'attends vos ordres.

Cette phrase signifiait :

— Mes instants sont comptés : que décidez-vous ?

Somerset posa son regard torve sur le papier.

Des pensées contradictoires se heurtaient sous son crâne. Stewart Bolton lui avait affirmé autrefois qu'Ellen Mercy et sa fille étaient mortes.

S'il lui avait menti à cette époque, pourquoi avait-il entendu jusqu'à maintenant pour se servir de cette enfant ?

Habitué à la fourberie, il voyait là un moyen machiavélique et faux employé par l'espion pour satisfaire à la fois son ambition et sa cupidité.

Oh ! dans ce cas, comme il frapperait ces hommes qui étaient venus lui rappeler le passé. A son tour, il imposa le calme à son visage.

— Comte de Verbroeck, dit-il, puisque vous avez lu le message de votre père, vous savez ce qu'il demande. Mais, pour les besoins de sa politique, notre auguste souveraine a pris des déterminations qui ne me permettent pas de vous répondre actuellement.

Il le regarda en face, afin de saisir la pensée du visiteur.

— Quant à cette jeune fille, si elle est bien elle dont me parle notre fidèle serviteur, je serai heureux de lui témoigner, le moment venu, la sollicitude que mérite la recommandation contenue dans cette lettre. Je la confie à vos bons soins jusqu'adieu, vous entendez, comte ?

Le fils de Stewart Bolton s'inclina. Il avait compris le doute contenu dans les paroles de Somerset, il avait discerné aussi la menace qu'elle renfermait pour la pauvre Marguerite.

C'était la mort pour l'innocente jeune fille, si le cruel Somerset reconnaissait en elle l'enfant issue de son mariage secret.

— Il voyait surtout que le favori, en essayant de gagner du temps, avait peur voir livrer à ses ennemis l'enfant qui pouvait être sa perte.

— J'exécuterai les ordres de Votre Honneur et ceux de mon père !

Somerset se mordit les lèvres : Ceux de son père qui lui commandaient, en cas de refus, d'ébruiter le scandale.

— Si je lui en laisse le loisir ! pensa le noble ministre.

Il n'ajouta rien d'autre. Perey se retira.

Il lui semblait deviner, dans l'ombre, les gardes prêts à se saisir de lui. Mais la présence de l'enfant découverte par son père, l'avis donné à Somerset que d'autres connaissaient le message qu'il venait